

cette circonstance, comme dans l'affaire de Repentigny.

Les Agniers avaient fait plusieurs détachements; ils s'attachèrent entre la rivière de Richelieu et les habitations du fort de Verchères, où ils firent du désordre... Ils étaient pour ainsi dire à vue, cachés dans des buissons, ou le ventre contre terre, dans des endroits propres à faire leur coup, pendant qu'ils examinaient les démarches des habitants qui travaillaient à la campagne.

Quarante Iroquois étaient aux environs du fort de Verchères, sans que l'on s'en aperçût, lorsque tout à coup ils vinrent fondre sur les habitants dont ils enlevèrent une vingtaine. Mademoiselle des Verchères, qui se promenait sur le bord du fleuve, à deux cents pas du fort, voulut s'enfuir; ils firent sur elle une décharge de quatre à cinq coups de mousquets, sans la blesser. Un Iroquois courut après elle le cassetête à la main, mais elle conserva dans ce moment plus d'assurance que n'en pouvait avoir une fille de quatorze ans. Elle lui laissa entre les mains son mouchoir de col, se jettant dans son fort dont elle ferma la porte sur elle en criant: *Aux armes!* Et, sans s'arrêter aux gémissements de plusieurs femmes désolées de voir enlever leurs maris, elle monta sur un bastion où était la sentinelle. Vous dirai-je qu'elle se métamorphosa pour lors en mettant le chapeau d'un soldat sur sa tête, ayant ôté sa coiffure, et faisant plusieurs petits mouvements, le mousquet sur l'épaule, pour donner à connaître qu'il y avait beaucoup de monde, quoiqu'il n'y eût que ce soldat. Elle chargea elle-même un canon, et n'ayant pas de tampon elle en fit un avec une serviette et tira sur eux. Cette alarme se répandit, de fort en fort, jusqu'à Montréal, à douze lieues de là. A peine y sut-on cette nouvelle que le chevalier de Crisafy, seigneur de Messine, cousin-germain du prince de Monaco, fut détaché par eau, avec cent hommes de troupes, pour s'y rendre, pendant que cinquante sauvages coururent par les terres. Cette aimable héroïne faisait merveille dans son fort; tantôt elle tirait le canon sur les Iroquois, et tantôt elle tirait des coups de fusil lorsqu'ils voulaient s'approcher des palissades. Il n'y a point de Canadien ni d'officier qui tire un coup de fusil plus juste que cette demoiselle. Monsieur de Crisafy arriva une heure après que les Iroquois s'étaient retirés, mais nos sauvages les joignirent au bout de six jours de marche dans le lac Champlain... et l'on reprit nos prisonniers et l'on en fit d'autres que l'on tua après le combat, et le reste périt dans l'embuscade, à la réserve de quatre qui se sauvèrent."

M. l'abbé Daniel (*Grandes Familles*, page 519) dit que M. de Crisafy, voyant les Iroquois en retraite, ne perdit pas de temps et se mit à leur poursuite. "Après trois jours de marche, il les rejoignit sur les bords du lac Champlain."

Vers l'automne de la même année 1692, M. de Vaudreuil remonta l'Ottawa quelques lieues et rencontra la Chaudière-Noire, qu'il défit. L'un des principaux officiers qui figurèrent en cette circonstance fut le chevalier de Crisafy, commandant en second (Belmont: *Histoire du Canada*, page 35).

1694. Le comte de Frontenac voulait rétablir le fort de Cataracouy et en faisait activement les préparatifs, lorsque LeMoine de Sérigny arriva avec des ordres du roi pour organiser une expédition contre le fort Nelson, baie d'Hudson. Il fallut abandonner le projet sur Cataracouy—et le chevalier de Crisafy, qui devait commander tout le corps de Cataracouy, reçut ordre de rester à Montréal, comme il allait se mettre en route (Charlevoix II. 141. Ferland: *Cours d'Histoire* II. 274.)

1695. Au mois de juillet, le comte de Frontenac place près de sept cents hommes sous les ordres du chevalier de Crisafy pour aller rétablir Cataracouy. (Charlevoix II. 152.) Ce rétablissement du fort Cataracouy ou Frontenac fut un épisode marquant de l'époque. Charlevoix (II. 153-155) en parle en détail et il loue l'adresse de Crisafy.

"Le chevalier de Crisafy, qui n'est pas moins illustre par sa bravoure et sa prudence que par sa naissance, commande l'expédition de Cataracouy." Son retour à Montréal est le signal d'une fête publique; on va le recevoir au rivage, etc.

(*Paris Documents* IX. 642, 609, 618, 662; Ferland II. 280-2.)

1696. "Vers la fin de mars, la colonie fit une perte à laquelle tout le monde parut très sensible. Le chevalier de Crisafy s'était flatté qu'après les dernières preuves qu'il avait données de son zèle et de son habileté, la cour ferait quelque chose en sa faveur, d'autant plus que le gouverneur-général et l'intendant n'avaient rien négligé pour lui faire obtenir les récompenses que semblaient mériter ses services. Leurs sollicitations ne furent pourtant suivies d'aucun effet, et le chevalier succomba au chagrin qu'il en conçut. Il eut du moins en mourant la consolation de voir les grands et les petits prendre également part à sa douleur et regretter qu'un aussi grand mérite que le sien fut demeuré dans l'obscurité." (Charlevoix II. 167. Ferland II. 283-9; La Potherie: *Hist. de l'Amérique Septentr.* III. 256.)

Dans le *Dictionnaire* de M. Tanguay on lit, page 150 du tome I: "Le 1er mars 1696, à Montréal, avons inhumé dans le chœur de l'église de cette paroisse, le corps de frère Thomas Crisafy, chevalier de Malte, capitaine d'une compagnie d'un détachement de marine. En présence du marquis de la Grois et de M. Tonty, capitaines."

Les troupes dites "de la marine" n'étaient pas autre chose que les petites garnisons de la colonie, soldées à même le portefeuille de la marine au lieu du budget de la guerre.

Ainsi, après avoir tenu rang de prince, gagné ses grades dans l'Ordre de Malte, commandé des troupes en Europe, soutenu une guerre contre le souverain qui gouvernait sa patrie, ce brillant officier en était réduit à combattre des Sauvages, dans les forêts du Canada et à périr d'ennui et de regrets, par suite de sa belle carrière brisée.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

SIR CHARLES TUPPER

Né à Amherst (Nouvelle-Ecosse), le 2 juillet 1821, a fait ses études au collège Acadia et fut reçu médecin en 1843. Marié en 1846 à Miss Francis Morse de Amherst.

A été membre du Conseil Exécutif et Secrétaire Provincial de 1857 à 1860 et de 1863 à 1867; premier ministre de la Nouvelle-Ecosse en 1864 jusqu'en 1867.

Président du bureau interprovincial des chemins de fer en 1868, membre du Conseil Privé en 1872, ministre des Travaux Publics en 1878, ministre des chemins de fer et des canaux en 1879, haut commissaire canadien à Londres en 1882.

Sir Tupper vient d'être nommé membre de la Commission des Pêcheries qui va siéger à Washington.

FRANCESCO CRISPI

L'homme d'Etat dont nous publions aujourd'hui le portrait, cette tête fine et audacieuse de vieillard encore vert, ce ministre qui occupe en ce moment toute l'Europe par l'entrevue qu'il a su se ménager avec M. de Bismarck, a débuté dans la vie politique en irrégulier, en insurgé, en compagnon d'armes de Garibaldi!

François Crispi, Sicilien, né à Palerme en 1819, avocat dans cette ville, fut du nombre de cette fameuse bande des Mille qui, débarquant audacieusement à Marsala, engagèrent la lutte à leurs risques et périls contre les Bourbons de Naples, finirent par arracher la Sicile au roi Ferdinand et en firent cadeau à la maison de Savoie.

Depuis cet épisode de jeunesse, M. Crispi, rentré d'abord au barreau, fut nommé député de Palerme à la Chambre de Rome. Il étonna ses collègues par sa façon méridionale, son radicalisme fougueux et sa ténacité à défendre les intérêts de ses électeurs.

Passons. M. Crispi s'étant posé en ennemi de la libération de l'Italie, il fut dorénavant *il misogallo Crispi*. Un accident, le massacre d'un chef de troupe italien par les Abyssiniens, à Massaouah

(Afrique), mit, en minorité, le printemps dernier, le cabinet que présidait M. Depretis.

Dans l'administration que celui-ci fut chargé de reconstituer, M. Crispi entra en qualité de ministre des affaires étrangères; puis M. Depretis étant mort, M. Crispi fut chargé de la présidence du Conseil. Il arrivait au pouvoir avec un programme de politique étrangère bien défini, dicté par des discours sur lesquels il n'y avait pas à revenir. M. Crispi était l'homme de l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche. Ainsi lui a-t-il été donné de consommer ouvertement cet accord.

Ce radical est un ennemi acharné de la France.

LE GÉNÉRAL CAFFAREL

Une douloureuse émotion s'est emparée de toute la France, à la nouvelle de l'incarcération d'un général, sous-chef d'état-major au ministère de la guerre, accusé de vendre des croix de la Légion d'honneur, et sous la prévention d'escroqueries, d'abus de confiance, etc. Et cette action n'a fait que s'accroître lorsqu'on a vu dans quel monde ce malheureux officier était tombé, monde de proxénètes, de rastaquouères, de barons allemands, de courtiers cosmopolites affublés de faux noms, d'agents d'affaires véreux, de courtiers en poudres dentifrices. Cet homme, qui n'a pas eu le courage de demander à la mort le silence sur la honte qui couvre aujourd'hui un nom militaire respecté et honoré, a été incarcéré, et tous ses complices l'ont rejoint en prison ou ils sont étroitement surveillés. La justice instruit en ce moment ce procès qui deviendra tristement célèbre.

Le général de Caffarel a cinquante-huit ans. Entré à Saint-Cyr en 1848, promu sous-lieutenant en 1850, lieutenant en 1853, capitaine en 1855, chef de bataillon en 1867, lieutenant-colonel en 1875, colonel en 1878, général de brigade en 1884. Avant d'être appelé au ministère de la guerre, le général Caffarel était chef d'état-major du 5^e corps d'armée à Orléans.

Cet officier général a été officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III.

Il fut nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1886, par le général Boulanger et, le 12 mars 1887, il était nommé aux fonctions de sous-chef d'état-major général au ministère de la guerre.

L'ENTRÉE AU COUVENT

La scène est simple et familière, et la jeune artiste qui l'a composée en a rendu les moindres détails avec des qualités de sincérité et d'observation fort remarquable.

Dans le parloir, sévère et froid, une famille se sépare. Les parents dissimulent leur émotion de leur mieux, en remettant à la garde d'une religieuse, la mère supérieure sans doute, trois fillettes, dont les regrets et le chagrin se traduisent d'une façon différente et très curieusement opposée dans sa variété.

La plus grande s'efforce d'être digne, elle se raidit pour ne pas pleurer, mais l'on sent les larmes qui montent, et un rien les fera déborder; la cadette, anéantie, est sous le coup d'un désespoir muet qui paraît l'accabler; ses yeux sont fixés vers la terre avec la morne expression des chagrins sans remède; enfin, la plus jeune sanglote franchement, en cachant son visage dans les plis de la jupe de la prieure, et la bonne mère pense que ces douleurs d'enfant seront passagères et que le moindre rayon tarira bien vite la source amère des larmes dans ces jeunes yeux.

Cette scène intime a fourni à Mlle Rongier le motif de la charmante toile qui a été exposée au dernier Salon, et à laquelle nous donnons aujourd'hui l'hospitalité. Nos lecteurs auront sans doute plaisir à en détailler tout le mérite et toute la grâce.

Les hommes qui montent vite prennent aisément le vertige.—LAMARTINE.

La femme, pourvue d'une instruction solide prend, à chaque époque de sa vie, le maintien qui lui convient, une année de plus, une prétention de moins, et conserve jusqu'à la vieillesse les grâces de son âge et l'estime de tous.—Mme CAMPAN.